

Vices et vertus des Roumains dans l'imaginaire des voyageurs étrangers (XVe-XVIIIe siècles)

Igor Sava

Département d'Histoire et de Sciences Sociales, Faculté de Philologie et d'Histoire,
Université Pédagogique d'Etat « Ion Creanga » de Chisinau,
République de Moldavie
sava.igor@upsc.md

Résumé — L'étude met en évidence le thème complexe de la façon dont les voyageurs étrangers voyaient les Roumains au Moyen Âge. Quelle que soit leur nature - subjectivisme, incohérence, préjugés, ressentiment, approbation, admiration - les témoignages de voyageurs étrangers, en tant que sources historiques, offrent un autre angle de vue dans le processus complexe de reconstruction du passé de la société roumaine. Beaucoup d'étrangers considèrent la barbarie, la paresse, la négligence, le vol, l'ivrognerie et l'ignorance comme des traits qui caractériseraient la plupart des Roumains. Parmi les images dominantes, on trouve des attitudes qui expriment l'admiration pour certains traits psychiques et moraux des Roumains. Les étrangers apprécient les vertus roumaines telles que le courage au combat et la résistance au travail, l'ouverture et le désir de changement, la persévérance et la prédisposition à étudier.

Mots-clés — *vices, vertus, Roumains, imaginaire, voyageurs étrangers, Moyen Âge.*

Une partie composante importante de l'imaginaire social liée à l'identité d'un peuple est représentée par les images qui lui sont attribuées par d'autres peuples. Les témoignages de voyageurs étrangers, qui ont traversé les Pays Roumains aux XVe et XVIIIe siècles [1], qui se sont trouvés dans cet espace dans des contextes différents et avec des missions différentes, représentent des sources primaires précieuses qui permettent, non sans difficultés méthodologiques, de reconstituer ces représentations. Dans le cadre de l'analyse de ce type de sources historiques, une question se pose : comment les Roumains sont-ils perçus par les étrangers au Moyen Âge ? Quels sont les vices et les vertus que ceux-ci attribuent aux Roumains ?

La présente étude tente de reconstruire, en explorant les désirs des voyageurs étrangers, certains aspects qui dessinent les traits psychiques et moraux des Roumains manifestés à l'époque médiévale. Compte tenu de la complexité du sujet et de l'espace réservé à l'étude, nous analyserons les opinions des voyageurs étrangers suggérant la reconstruction des images dominantes sur les Roumains.

Le sujet des occupations des Roumains et de leurs attitudes à l'égard du travail est complexe [2]. Les voyageurs étrangers accordent une attention accrue au monde rural et aux pratiques économiques corrélées aux structures sociales, ainsi qu'à l'environnement urbain. En ce qui concerne les impressions et les évaluations, de nombreux étrangers sont émerveillés par les conditions environnementales et la qualité du sol en Roumanie, par les conditions favorables au développement de l'agriculture, par la variété des cultures, des produits, de l'abondance d'animaux et de dépôts. Matteo Muriano a mentionné, en 1502, que la Moldavie « est potence » et « pleine d'animaux et de toutes sortes de nourriture » [3]. La

Valachie et la Transylvanie ne font pas exception, les étrangers étant également émerveillés par l'abondance et la variété des produits ici, en particulier la richesse en céréales, en animaux, en vin, en or, en argent, en soufre etc. Anton Verancsics a mentionné en 1549 que la Moldavie et la Valachie ont un « climat sain, une terre fertile et sont très riches en vin, dans les plats » [4]. Michael Bocignoli de Raguse a noté, en 1524, que la terre en Valachie est « très grasse » et produit tous les biens « nécessaires à la vie » [5].

L'élevage était une branche économique très importante dans la société roumaine à l'époque médiévale et apportait des revenus constants, comme le notent plusieurs voyageurs. L'opinion d'Antoni Maria Graziani qui, étonné par l'abondance du bétail, explique en 1564 la raison de l'élevage. Il a affirmé que les Moldaves préfèrent s'engager « plutôt dans l'élevage bovin..., que dans le travail de la terre en raison de leurs pâturages particulièrement bons ». Chaque année, « sept foires aux bestiaux étaient organisées en Moldavie », auxquelles participaient une « foule de marchands », qui emmenaient les animaux en Hongrie, en Russie, en Pologne, en Allemagne et en Italie [6]. Le sol et les bonnes conditions climatiques ont favorisé le développement de la viticulture, une branche dans laquelle les Roumains ont prospéré, et les vins sont très appréciés en Europe. Anton Verancsics compara en 1549 les vins de Transylvanie avec ceux de Falern en Campanie, affirmant que les premiers sont « bons en goût et de la variété choisie » [7]. L'opinion de Franco Sivori, qui précisait en 1588 qu'en Valachie « de grandes quantités de vins blancs et rouges à prix élevé » sont produites [8].

La reconstruction de l'attitude des Roumains à l'égard du travail du point de vue de l'étranger s'inscrit dans la conception générale exprimée par le christianisme médiéval, dont les caractéristiques se situent entre le mépris et la valorisation. La variété et l'abondance des biens dans les terres roumaines s'expliquent par les étrangers, tout d'abord, par la bonne situation géographique, le climat tempéré, la fertilité des sols et même par le hasard. Parmi les témoignages, il y a l'attitude que la nature a doté les Roumains de tout ce qui est nécessaire pour vivre sans qu'ils fassent beaucoup d'efforts à cet égard. En ce qui concerne les situations où la terre n'était pas productive, la raison principale était les Roumains eux-mêmes et les vices qui les caractérisent. Ce fait est rendu de manière suggestive dans la description d'Erasmus von Weismantel, de 1713, par l'expression « le travail est leur ennemi » [9].

L'opinion qui impose aux Roumains des traits psychoculturels distinctifs tels que la paresse, la négligence, etc., est soutenue par de nombreux auteurs de l'époque. Quelques exemples sont pertinents à cet égard. Pour Franco

Sivori, les habitants de la Valachie sont « par nature des gens inconstants », qui croient en la chance et préfèrent « languir sans se soucier d'apprendre un métier ou de pratiquer un art ». Ceux qui pratiquent l'agriculture, grâce à la fécondité du sol, n'ont pas à faire beaucoup d'efforts, car selon l'auteur « une mesure de graine donne 25 et 30 mesures quand l'année est bonne » [10]. Henry Cavendish déclara, à son tour, en 1589, que la terre de Valachie est fertile et ne pourrait produire du bon blé et du bon foin que « si elle était bien gérée » [11].

Cet état d'esprit est également attribué aux Moldaves. Giorgio Tomasi renforce cette image, affirmant en 1621 que la terre en Valachie et en Moldavie est si fertile et nécessite peu de travail, qu'elle « rend les paysans lâches et paresseux » [12]. Pour Paul Beke, en 1644, c'était un paradoxe que les Moldaves « paresseux » parviennent, avec « un peu de travail », à récolter « des plats de toutes sortes » [13]. La liste des auteurs peut continuer, mais nous nous souviendrons de l'attitude la plus dénigrante à l'égard des Roumains par rapport au travail, qui appartient à Erasmus von Weismantel. Il a précisé qu'en Moldavie, la terre est la plus fertile et qu'ici rien ne manque, sauf « des gens travailleurs et honnêtes ». Le fait que les Moldaves aient des ménages pauvres, mangent et boivent « peu et mal » se produit également « à cause de leur paresse », a conclu l'auteur allemand [14].

Corrélié à la paresse et à la négligence envers les marchandises présentes en abondance, il y a aussi le vice de l'ivrognerie, que certains étrangers présentent comme un trait de la nature des Roumains. Michel Bocignoli de Raguse voit dans les Valaques une nation à l'esprit « grossier et non sculpté », et « encline à l'ivrognerie et à la cupidité » [15]. Franco Sivori mentionne, à son tour, que les Valaques « s'enivrent souvent, sans tenir compte de cela... péché » [16]. Les habitants de la Moldavie n'ont pas fait exception. L'abbé Léonce mentionne en 1701 que les Moldaves, bien que pauvres, sont « ruinés à cause du vin bon marché » et des « nombreux pubs » dans le pays [17].

Dans certains auteurs, nous trouvons des informations sur la quantité de boissons alcoolisées que les Roumains pouvaient consommer lors d'une cérémonie. Pierre Lescalopier dit, en 1574, que les Valaques de Valachie « boivent excessivement » lors des banquets. La première coupe était dédiée à la santé de Dieu, la deuxième et la troisième étaient bues pour la santé du voïvode et du sultan, et les verres suivants – quatre, cinq et six – étaient dédiés à la santé de tous les chrétiens, pour la paix ou ceux qui étaient présents à table. Tout cela se fait, selon le témoignage de l'auteur, « avec de grandes cérémonies et avec des vœux de salut, de santé, de bon voyage et de bon retour, d'accomplissement des désirs » [18]. Pour l'observateur français, son comportement est présenté comme un rituel aux gestes clairement établis, une preuve qui fait que celui qui agit de la même manière que les Roumains est respecté.

L'analyse des sources externes met en évidence des opinions différentes, parfois en contradiction les unes avec les autres, concernant les activités des Roumains dans la zone urbaine, liées à l'artisanat, au commerce, à la monnaie, à l'éducation et à la science. De la Croix affirmait en 1675 que la Moldavie et la Valachie sont très abondantes en produits de toutes sortes et que, de ce point de vue, « elles ont une vie commerciale intense », étant un espace « de transit pour les Royaumes de Pologne, de Hongrie, pour le Pays Tatar et la Russie, où ils commercent en temps de paix » [19].

Si l'importance des Pays Roumains dans le commerce international par rapport à leur position géographique ne

soulève pas de questions, la situation semble déroutante en ce qui concerne la part des Roumains dans cette branche. L'observation de Franco Sivori sur les Valaques comme un peuple inconstant qui n'est pas tenté de pratiquer l'artisanat ou l'art est suggestive à cet égard. Il a mentionné que le commerce n'était pas pratiqué par les Valaques, mais exercé par « des Ragusains, des Grecs et des Juifs et quelques Turcs » [20]. Cette constatation semble également valable pour la Moldavie. L'abbé Léontie disait que la ville de Iași était peuplée en 1701 par de nombreux Turcs et Juifs qui pratiquaient le commerce. Quant à la spécialisation des Juifs, ils louaient les sources de fioul des seigneurs, ce qui déterminait, selon le moine russe, le prix élevé du fioul en Moldavie [21]. Selon Érasme von Weismantel, les marchands grecs et arméniens détenaient la plus grande part parmi les étrangers qui commerçaient en Moldavie, suivis par les Turcs et les Juifs [22].

Cet état de choses, certains auteurs l'attribuent encore à la nature des Roumains. En ce qui concerne l'artisanat, le commerce et la monnaie, d'autres vices typiques des Roumains ont émergé dans l'imaginaire des étrangers. À côté de l'anarchie, de la désobéissance et du manque d'hospitalité, Anton Verancsics voit chez les Moldaves la prédisposition à être « très avides d'argent et nés pour voler » [23]. Marco Bandini a également déclaré que les Moldaves « ne sont pas très aptes au commerce, à la culture des champs ou des vignes ou à l'artisanat », parce qu'ils « sont nés pour la guerre et le vol », et à cet égard « surpassent presque toutes les nations » [24]. Antonio Maria Graziani complète le tableau en disant qu'en Moldavie, il arrivait souvent que des marchands soient volés [25]. Il apporte à son exemple les nombreuses plaintes déposées auprès des autorités. En ce qui concerne l'espace où les vols avaient souvent lieu, Petru Bogdan Baškic précisait, en 1641, que les Moldaves vivant aux frontières du pays étaient « très enclins au vol et au brigandage » [26]. Von Weismantel souligne la « spécialisation » de certains Moldaves dans les « voleurs de chevaux », des animaux qui étaient emmenés à Constantinople pour être vendus [27].

Le vice du vol est attribué par certains auteurs étrangers aux Roumains de Valachie et de Transylvanie. Giovan Andrea Gromo mentionnait, en 1567, que parmi les Valaques, en plus de ceux qui pratiquaient l'agriculture et le travail, il y avait « beaucoup de voleurs et de voleurs de grand chemin » [28]. Ferante Capeci affirmait, en 1683, que les Roumains de Transylvanie sont vus avec de « mauvaises réputations », car on pense qu'ils sont tous des « voleurs ». Son explication se rapporte à la coutume des étrangers qui passent par le territoire des Roumains d'accrocher « un signe d'action de grâces à l'église » dans les cas où ils ne sont pas tués ou volés [29].

L'éducation et la science dans la société roumaine médiévale sont reflétées par les voyageurs étrangers également à partir d'une position de duplicité, dans laquelle la barbarie, l'ignorance, l'analphabétisme se retrouvent à la même échelle, mais aussi la prédisposition au changement, l'intérêt pour la science et d'autres capacités des Roumains. Certains étrangers observent l'analphabétisme généralisé parmi les Roumains et sont troublés non seulement par certaines de leurs habitudes « barbares », mais aussi par leur manque d'intérêt pour l'enseignement. Franco Sivori, par exemple, note l'attitude de supériorité des Valaques, qu'il considère comme des « gens sans livre », parce qu'ils se comportent de manière autoritaire avec les étrangers, imaginant qu'« il n'y en a pas d'autres au monde plus grands qu'eux » [30]. Bien que certains auteurs, comme Jacques

Bongars en 1585, viennent avec la précision que le peuple de Valachie était « barbare et maladroît » en termes d'éducation en 1585 [31], l'image d'élites ignorantes, en particulier le clergé, est promue par plusieurs voyageurs. Petru Bogdan Baškic a soutenu que les prêtres roumains sont « des gens qui ont trop peu de livres » et observent le rite plus par « la tradition que par les livres » [32]. Le phénomène du bilinguisme domine l'espace roumain dans la période de transition de Moyen Âge à la modernité, et la situation de la science du livre reste pratiquement inchangée, même malgré le début de l'utilisation de la langue roumaine. L'observation d'Anton Maria del Chiaro, qui notait en 1717 que le slaven « n'est compris que par les prêtres » et que « peu de gens du peuple savent lire, et encore moins savent écrire » [33]. Les sources citées sont une preuve de l'analphabétisme des larges masses et du fait que la production littéraire dans les Pays Roumains a eu une élite minoritaire privilégiée comme bénéficiaire à l'époque médiévale.

Comment expliquer le phénomène des vices identifiés par les étrangers dans la société médiévale ? L'approche doit partir de l'analyse des attitudes à l'égard du travail et de ce qui y est organiquement lié – la fortune et la richesse. Le travail dans la vision de l'Église chrétienne ne doit pas être considéré comme une source de gain, mais comme un moyen de racheter les erreurs et un chemin vers la rédemption. Selon ce point de vue, le salut spirituel prime sur les nécessités telles que la nourriture et le confort matériel, ce qui explique la dévalorisation et souvent la condamnation du travail, en particulier du travail manuel, dans la civilisation médiévale. Le travail physique a le rôle d'une pénitence, étant recommandé, en particulier aux moines, comme un moyen efficace non seulement d'expiation contre de nombreuses tentations, mais aussi contre la paresse. D'autre part, selon la vision organiciste de la société tripartite, le travail agricole était reconnu comme un service à la communauté chrétienne. Il est indispensable au groupe social connu sous le nom de *laboratores* et sert l'intérêt commun en tant qu'expression de la réciprocité qui régissait les relations avec les deux autres ordres - *bellatores* et *oratores* [34]. Cette interprétation est mise en évidence par la littérature de l'époque médiévale, parmi laquelle figure la satire anti-paysanne. Ainsi, parmi les accusations souvent portées contre le paysan, il y a la lâcheté, le vol, la sauvagerie et ce qui est lié à son mode de vie – la saleté, la pauvreté des vêtements, la grossièreté de la nourriture, etc. [35].

Si aux Roumains, à quelques exceptions près, leur sont reprochés par les étrangers des attitudes et des gestes liés à la barbarie, à la paresse, à la négligence, au vol, à l'ivrognerie, alors quels sont ces traits approuvés et admirés par les étrangers ? Parmi les images dominantes créées par les voyageurs étrangers, on trouve des attitudes qui expriment l'admiration pour la façon de penser et de se comporter des Roumains. Les vertus guerrières prévalent en premier. Les auteurs de l'époque notent que l'occupation de la guerre a été pratiquée par de nombreuses personnes libres, à commencer par les élites des boyards et jusqu'aux défavorisés de la société roumaine médiévale. Matteo Muriano appréciait le fait que les Moldaves sont « tous des hommes courageux, agiles et non pas faits pour s'asseoir sur des oreillers, mais pour la guerre » [36]. Son contemporain, Georg Reicherstorffer, notait en 1528 que le peuple moldave, bien qu'il fût « rude et primitif », admettait qu'il était « assez habile dans les affaires militaires » [37]. Anton Maria Graziani a également rapporté que les hommes de Moldavie pratiquent « plus l'occupation de la

guerre que de la paix ». La capacité de se battre est attribuée à la constitution physique, à la cruauté et au mépris de l'ennemi, de sorte que « souvent avec peu de force, ils ont battu même des armées fortes », conclut l'auteur [38]. La fonction sociale des « guerriers » des élites sociales de Valachie et de Transylvanie est également identifiée par plusieurs auteurs. Franco Sivori mentionne des boyards valaques qui occupaient des emplois à la cour et étaient particulièrement impliqués dans « l'équitation, les compétitions militaires et la chasse » [39]. Philippe Le Masson du Pont rapporte, en 1686, quelques unités de l'armée polonaise composées de Moldaves et de Valaques. Ces Roumains sont, selon l'auteur, de « bons soldats », courageux, qui « se distinguent en toutes circonstances », c'est pourquoi quelques compagnies sont toujours « à côté de la personne du roi » [40]. Dans une description de la Transylvanie de 1564, Giovan Andrea Gromo précisait que les Roumains de Transylvanie, quelle que soit leur « spécialisation » – *trabants* ou *haiduci* – lorsqu'ils participent à la guerre, parviennent à impressionner en « étant si courageux qu'ils méprisent la mort, se battant féroce » [41].

D'autres domaines peuvent être identifiés où les Roumains, par leurs activités et leurs attitudes, suscitent la sympathie des étrangers. Anton Verancsics apprécie la résistance à toute forme de travail des Moldaves [42], et Henry Cavendish leur esprit domestique, un domaine dans lequel, selon lui, ils sont « de meilleurs maîtres de maison que les Valaques » [43].

En revenant à la situation de l'éducation et de la science roumaines, nous rencontrons également des opinions qui contrastent avec l'image de la barbarie et de l'analphabétisme généralisé des Roumains. Les changements structurels dans l'éducation sont remarqués par les étrangers. Les observations faites au cours des missions apostoliques ont permis à Marco Bandini d'apprécier la manière dont les Moldaves étaient « intelligents par nature » et « pénétrants d'esprit » [44]. Paul Beke a rapporté que pendant le règne de Vasile Lupu à Iași, il y avait « beaucoup d'écoles arméniennes et roumaines », où, bien que peu de matières étaient enseignées, la qualité des études était néanmoins élevée. L'auteur apprécie les capacités des dignitaires de la Cour qui ont étudié ici et « excellent dans la conduite des affaires par le conseil et la prudence » [45].

Certaines sources reflètent des opinions qui expliquent certaines réalités de la culture roumaine à la fin du Moyen Âge. Evlia Celebi notait au milieu du XVIIe siècle qu'en Valachie il y a « beaucoup d'érudits » qui sont « très occupés par la science des mathématiques, de la philosophie et de l'astronomie » [46]. Paolo Bonnicio expliquait, en 1632, que les guerres incessantes et les invasions fréquentes des Tatars et des Turcs privaient la Valachie de richesses et de « génie ». À tout cela, les nombreux dons déterminés par les fréquents changements de règne sont épuisants, de sorte que dans ce système vicieux, l'auteur soutient que le désespoir engendre l'insouciance et nous comprenons pourquoi les gens d'ici « se consacrent à une vie immodérée, au travail et à la boisson » [47]. Concernant les effets destructeurs de la domination ottomane, Philippe Le Masson du Pont précisait, vers 1686, que les Moldaves et les Valaques « réussissent très bien dans toutes les branches de la science », mais la domination barbare turque a « chassé de leur pays tous les arts et toutes les sciences », c'est pourquoi leurs prêtres sont « très peu éclairés » [48].

La valeur des sources primaires représentées par les descriptions des voyageurs étrangers, qui sont entrés en

contact dans divers contextes avec les communautés roumaines au cours de la période étudiée, est indéniable. La recherche de l'imaginaire social dans la perspective de l'altérité offre de nouvelles significations aux représentations construites à l'époque médiévale de la société roumaine en tant que société distincte en termes d'identité. Indépendamment de leur nature, de leurs préjugés et de leur ressentiment, de leur approbation ou de leur admiration pour les Roumains, les témoignages étrangers offrent un autre angle de vue dans le processus complexe de reconstruction du passé. Les images construites ont une détermination objective et subjective, temporelle et spatiale à la fois, et, par rapport aux sources internes, peuvent fournir des informations complémentaires à la compréhension des représentations, des comportements et des valeurs de la communauté roumaine à l'époque médiévale.

RÉFÉRENCES

- [1] Călători străini despre Țările Române, Volume îngrijite de Maria Holban, M. M. Alexandrescu-Dersca Bulgaru, Paul Cernovodeanu, vol. I-VIII, București: Editura științifică și enciclopedică, București, 1968-1983.
- [2] Igor Sava, "Munca la români din perspectiva „Celuilalt”. Atitudini și reprezentări ale călătorilor străini (secolele XVI-XVIII), in *Perspectivile și Problemele integrării în Spațiul European al Cercetării și Educației*, Cahul, 2019, vol. 6, partea 2, pp. 174-180.
- [3] Călători străini despre Țările Române, vol. I, București, 1968, p. 149.
- [4] Ibidem, p. 401.
- [5] Ibidem, p. 177.
- [6] Ibidem, vol. II, București, 1970, p. 381.
- [7] Ibidem, vol. I, p. 408.
- [8] Ibidem, vol. III, București, 1971, p. 13.
- [9] Ibidem, vol. VIII, București, 1982, p. 351.
- [10] Ibidem, vol. III, p. 16.
- [11] Ibidem, p. 295.
- [12] Ibidem, p. 100.
- [13] Ibidem, vol. V, București, 1973, p. 275.
- [14] Ibidem, vol. VIII, pp. 349, 351, 352.
- [15] Ibidem, vol. I, p. 176.
- [16] Ibidem, vol. III, p. 13.
- [17] Ibidem, vol. VIII, p. 189.
- [18] Ibidem, vol. II, p. 429.
- [19] Ibidem, vol. VII, București, 1980, p. 255.
- [20] Ibidem, vol. III, p. 429.
- [21] Ibidem, vol. VIII, p. 189.
- [22] Ibidem, p. 349.
- [23] Ibidem, vol. I, p. 406.
- [24] Ibidem, vol. V, p. 332.
- [25] Ibidem, vol. II, p. 382.
- [26] Ibidem, vol. V, p. 225.
- [27] Ibidem, vol. VIII, p. 349.
- [28] Ibidem, vol. II, pp. 336, 337.
- [29] Ibidem, vol. III, p. 100.
- [30] Ibidem, p. 16.
- [31] Ibidem, p. 162.
- [32] Ibidem, vol. V, p. 225.
- [33] Ibidem, vol. VIII, p. 634.
- [34] Alexandru-Florin Platon, *Societate și mentalități în societatea medievală*, Iași: Polirom, 2000, pp. 134-138.
- [35] Giovanni Cherubini "Țăranul și muncile câmpului" in *Omul medieval*, volum coordonat de Jacques Le Goff, Iași: Polirom, 2000, pp. 124-125.
- [36] Călători străini despre Țările Române, vol. I, p. 149.
- [37] Ibidem, p. 196.
- [38] Ibidem, vol. II, p. 383.
- [39] Ibidem, vol. III, p. 16.
- [40] Ibidem, vol. VII, p. 299.
- [41] Ibidem, vol. II, pp. 322-323.
- [42] Ibidem, vol. I, p. 299.
- [43] Ibidem, vol. III, p. 296.
- [44] Ibidem, vol. V, p. 331.
- [45] Ibidem, p. 282.
- [46] Ibidem, vol. VI, București, 1976, p. 717.
- [47] Ibidem, vol. V, pp. 33-34.
- [48] Ibidem, vol. VII, p. 299.